



HAL
open science

Les “ maux ” du médecin : savoir, expérience et dévouement

Corinne Fortier

► **To cite this version:**

Corinne Fortier. Les “ maux ” du médecin : savoir, expérience et dévouement. Corinne Fortier; Anne Marie Moulin; Bertrand Graz; Vincent Barras. Le Recueil des vertus de la médecine ancienne de Maqâri. La médecine gréco-arabe en Mauritanie contemporaine, BHMS, pp.25-36, 2017. hal-03913414

HAL Id: hal-03913414

<https://hal.science/hal-03913414>

Submitted on 26 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les « maux » du médecin : savoir, expérience et dévouement

Corinne Fortier

Chargée de Recherche au CNRS

Laboratoire d'Anthropologie Sociale (Collège de France).

Le Recueil des vertus de la médecine ancienne a pour auteur Muḥammad Bâbâ wuld Sîd'Aḥmad wuld 'Abdaraḥman dit Nahna wuld Aḥmad al-Maqari, lettré de la famille des Ahal Maqari de la tribu maraboutique des Ida'wali de Tijikja dans la région mauritanienne du Tagant. Maqari affirme explicitement qu'il s'est inspiré pour écrire son traité de la médecine du Prophète formée d'un ensemble de conseils pratiques et de techniques thérapeutiques attribués à Mahomet, ainsi que du traité d'un auteur maure : « Deux autres sources importantes pour mon livre sont la médecine du Prophète et le livre d'Awfâ ». Awfâ, de son nom complet, Awfâ wuld Abî Bakr wuld 'Abdallah wuld 'al-Fagh, de la famille des Ahal Awfâ, de la tribu maraboutique des Idajfâgha dans la région du Trarza près de Mederdra, né en 1821 J.C. (1238 H) et mort en 1883 J.C. (1300 H.), est connu pour être le premier érudit maure à avoir écrit un traité de médecine (Fortier 2000). Dans ce chapitre, nous nous concentrerons sur l'éthique du médecin telle qu'elle est dépeinte dans le traité de Maqari, éthique qui puise très largement ses fondements dans le poème médical d'Awfâ, dans la religion musulmane, dans la médecine dite prophétique, dans la médecine « arabe », ainsi que dans la médecine hippocratique.

Soins et destin

Le traité médical de Maqari débute, tout comme celui d'Awfâ, par des louanges à Dieu qui a pourvu l'homme des moyens de faire disparaître le mal. En islam, un verset du Coran (XXVI, 80) affirme que Dieu est l'ultime guérisseur : « C'est Lui qui me guérit quand je suis malade » (trad. Masson 1967, t. 2 : 455). Maqari souligne

néanmoins dans son traité que la théorie de la prédestination (*maktûb*) chère à l'islam peut sans contradiction coexister avec le fait que l'individu puisse agir sur son état de santé par le biais de la médecine, celle-ci étant conçue comme un bienfait divin que tout chacun a le devoir d'utiliser pour se soigner : « Et si on dit : “Accepter le destin est un devoir”, peut-être que le fait de prendre des médicaments déroge à ce cadre. Sachez qu'une des manières d'obéir à Dieu consiste à faire usage de tous les moyens qu'il met à notre disposition et de ne céder devant aucun problème sous prétexte de fatalité. L'assoiffé a tort de ne pas chercher de l'eau arguant que la soif était son destin. Dieu nous a ordonné de combattre la soif par la prise de différentes dispositions telles que la réserve d'eau, comme le dit clairement une sourate du Coran : “Prenez vos précautions...”¹. Dans un poème, le philosophe arabe Ghazâlî² dit : “Celui qui ne mange que ce qui lui plaît offense la médecine et les médecins. Les fruits de ce que tu as semé vont t'apporter bientôt la maladie” ».

À l'intention de ceux qui considèrent que notre destin nous échappe totalement et qui s'en remettent entièrement à Allah en pensant que se soigner est inutile, Maqari cite une parole du Prophète incitant à utiliser la médecine qui a précisément été mise à la disposition des hommes par Dieu : « Des mauvais esprits peuvent dire que la médecine, en fin de compte, ne sert à rien, puisque tout est réglé d'avance par Dieu : la vie, la mort, le lever du soleil... Cela n'est pas logique. Si c'était le cas, nous n'aurions pas besoin de boire, de manger... La Sunna est claire à ce sujet, comme le dit le hadith : “Soignez-vous car celui qui a créé la maladie a créé également le soin”³. Sur ce point, le Coran est explicite : Dieu, parlant de la constitution physique de la personne – très vulnérable vis-à-vis des maladies – exhorte les gens à lutter pour conserver leur santé. C'est bel et bien là que réside le sens de la médecine. Un sage a dit : “La mort est inévitable, le médecin peut améliorer les jours que Dieu nous offre. Le médecin ne fait que conserver la santé de la personne sauve !” ».

¹ Coran (IX, 50).

² Ghazâlî est un grand philosophe, théologien et juriste né en Perse (1058-1111 J.C) qui enseigna à Bagdad.

³ Il s'agit d'un hadith fiable de Bûkhârî : « Dieu n'a pas fait descendre une maladie sans avoir en même temps fait descendre son remède » (1993 : 836, par. 1962). L'imâm Bûkhârî né à Boukhara (810-870 J.C.) a laissé un ouvrage de compilation de traditions prophétiques qui fait référence, intitulé « l'Authentique » ou « le *Ṣaḥîḥ* de Bûkhârî », il est considéré en Mauritanie, et au Maghreb en général, comme le livre le plus véridique après le Coran.

Maqari rappelle à ceux qui se sont remis de leur maladie sans user de médicaments que leur guérison aurait été plus rapide s'ils y avaient eu recours : « Certains disent : “Combien de fois ai-je été victime d'une maladie et ai-je guéri sans médicaments !”. On pourrait leur dire que s'ils s'étaient soignés, ils auraient guéri plus rapidement. La médecine aide les facultés du corps à éloigner la maladie. Ce sont ces facultés qui sont les vraies défenses. Certains pensent que la maladie peut frapper malgré les mesures de protection, et qu'à l'inverse on peut échapper sans aucun moyen de prévention à bien des problèmes de santé. Ma réponse à leur égard est qu'ils se trompent. La guérison n'est pas le fruit de l'absence de protection, elle survient tout simplement dès que la matière de la maladie s'est épuisée et a disparu du corps ».

Cependant, le pouvoir de guérison du médecin reste évidemment limité face aux événements inexorables de la vie que représentent le vieillissement et la mort : « Le fait que les sages et les savants, à l'instar de tous les êtres humains, vieillissent et meurent ne veut pas dire que la médecine est inutile. Le médecin n'a pas la responsabilité d'empêcher la mort, ni le vieillissement. Il est aussi incapable d'intervenir dans des domaines qui lui échappent comme l'air ou la disponibilité des aliments. Il n'a rien à voir dans le changement et le déroulement des saisons. Le rôle du médecin est avant tout de réparer tant bien que mal les dégâts et d'œuvrer à l'acquisition d'un maximum de biens et de vertus pour une bonne santé, en attendant le destin ». En dépit de la théorie musulmane du destin, l'action déterminante du médecin est donc explicitement affirmée.

L'origine cachée des symptômes

Maqari s'inscrit dans la lignée d'Awfâ qui classe la médecine à côté de la religion sous la catégorie des sciences utiles, et il cite à ce propos le hadith : « Deux personnages sont indispensables : le médecin pour le corps et le savant pour la religion ». Maqari tourne ainsi en ridicule les faux médecins qui prétendent connaître la science médicale : « En conséquence, nous pouvons affirmer que beaucoup de personnes baignent aujourd'hui dans cette double ignorance. En effet, il m'est arrivé de rencontrer des individus se qualifiant de connaisseurs de la médecine, alors qu'ils

estiment que cette science n'a pas d'utilité et qu'elle est rétrograde. En réalité, ces personnes ne connaissent pas cette science et il est étonnant que l'on puisse se prononcer à propos d'un sujet que l'on ignore. Ce n'est rien d'autre qu'un cas de figure de cette double ignorance. Je suis conscient que la différence entre ce genre d'individu et moi vient tout simplement du fait que j'ai pu étudier des livres de médecine qui m'ont permis de découvrir la définition du vrai connaisseur. Je me suis rendu compte combien il est difficile de s'arroger la qualité de médecin. Dans les temps anciens, peu d'individus l'ont été, à plus forte raison de nos jours ! ».

Maqari explique ainsi ce qu'il entend par ignorance en médecine : « Si des gens me demandaient comment je peux soigner et traiter des malades, en sachant que je suis ignorant, ma réplique serait toute simple : “L'ignorance a plusieurs niveaux, comme la science” ». Et plus loin, Maqari revient sur cette distinction de niveaux : « Les médecins, à l'instar des savants, peuvent se diviser en deux catégories. Tout médecin ne jouissant que d'une expérience en sciences de la nature se fonde uniquement sur la surface pour identifier la pathologie. Ces médecins sont qualifiés de médecins ignorants par rapport à ceux situés plus haut dans la hiérarchie. Ces derniers trouvent dans la profondeur ce qui permet de comprendre l'apparence ».

La distinction que fait Maqari entre le niveau apparent et le niveau caché est directement inspirée du traité médical d'Awfâ qui affirmait : « Il existe deux aspects du comportement, un manifeste (*zâhir*) et un latent (*ma'nâ*), ce dernier, s'il n'est pas altéré, est le plus déterminant ». Le médecin doit savoir percer cet état latent, perspicacité qui participe des qualités fondamentales du médecin. Maqari se réfère sur ce point explicitement à Awfâ et par ailleurs à Daûd al-Hakîm⁴ : « Daoud a dit : “Le médecin ignorant se base sur ce qu'il voit à la surface comme la jaunisse, la chaleur... alors que le connaisseur privilégie l'intérieur, la connaissance sur l'apparence”. Awfâ le formule ainsi : “Par les urines, les pouls ou les rêves, nous arrivons à identifier l'origine des douleurs” ».

Cette conception de la maladie s'inspire de l'opposition soufie classique entre le *zâhir* (le sensible, l'apparent, le phénomène) et le *bâtin* (l'Idée, le sens caché, le

⁴ Daûd Ibn 'Umar (al-Antaki), né à Antakia (Antioche) en Turquie (1543-1599 J.C.) est un médecin auteur de livres de médecine qui a séjourné à Damas avant de s'installer définitivement au Caire.

noumène). Une telle idée se retrouve également chez Suyûtî⁵ (1994 : 198-199) dans son livre *La médecine du Prophète (Tibb an-nabî)* où il décrit la médecine comme une science de la sagacité qui déduit de l'observation de l'aspect extérieur de l'homme son état intérieur : « Le médecin observe et remarque le tempérament, la couleur, la chaleur, l'état du tonner, l'œil enfin du malade ».

Maqari souligne l'importance du sens de l'observation dans le diagnostic, et s'en remet, sur ce sujet, à Awfâ : « Le médecin, pour faire son diagnostic, prend en considération le tempérament, les changements intervenus dans l'humeur, le visage, les yeux... Awfâ suppose à l'origine de la médecine un ensemble d'éléments tels que l'inspiration, l'expérience, l'apprentissage et le sens de l'observation. Il déclare que la médecine est la science la plus digne. Elle est l'art qui mérite le plus d'être analysé et discuté. Pour lui, l'apprentissage inclut les facteurs du temps et de l'espace. C'est l'évolution de cette science à travers les siècles, et son passage d'une terre à l'autre, qui fait son enrichissement ».

De plus, comme le relève Maqari, il existe deux types de médecin, celui qui prend en compte l'histoire médicale du patient, et celui qui s'en tient à sa maladie actuelle : « On distingue à ce sujet deux écoles de savants. L'une s'intéresse à l'histoire de la personne et à ses maladies dès son plus jeune âge. L'autre s'attache à la maladie en tant que telle ». Maqari insiste également sur l'importance de la consultation, et cite sur ce point Awfâ : « Awfâ évoque plusieurs points. Selon lui, elle doit avoir pour base une discussion très approfondie entre le malade et le médecin. Il met en garde contre toute précipitation ».

Expérience professionnelle et familiale

Dans l'apprentissage de la médecine, Maqari précise que si le savoir livresque est important, il en est tout autant de l'expérience empirique : « Notons que le médecin qui ne possède pas d'expérience et ne fait référence qu'à lui-même ne mérite même pas le nom de médecin ignorant. Il ne fait qu'y prétendre. Au vu de la façon dont se fait l'apprentissage de cette science, on peut dire que nombreux sont ceux qui se disent

⁵ Suyûtî, né au Caire (1445-1505 J.C.), est un grand théologien et juriste musulman, auteur de nombreux écrits.

médecins alors qu'ils ne font qu'y prétendre... ». Maqari, citant encore une fois Awfâ, insiste sur l'importance de la transmission orale des aînés vers les plus jeunes dans ce type d'apprentissage, et déplore le manque de curiosité de ces derniers : « Cependant, j'ose signaler que mes aïeux, notamment les plus âgés, avaient une expérience ancestrale et du bon sens. Si on me demandait de quelles connaissances disposaient ces anciens quand ils étaient jeunes, je dirais qu'ils étaient avec des vieux qui leur inculquaient les bases de cette expérience, le sens de l'observation, jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes perspicaces. La plupart des jeunes sont au contraire imbus d'eux-mêmes, ils ne font confiance qu'à leurs connaissances en médecine et à leur expérience future. Awfâ pense que "celui qui se contente de son savoir n'est qu'un ignorant". En paraphrasant ces propos, on pourrait dire que les médecins, même après avoir obtenu leurs diplômes, ne peuvent encore servir de modèle. Tant qu'ils n'ont pas acquis suffisamment d'expérience, leurs actes ne peuvent vraiment soulager des maladies et c'est seulement la nécessité et le besoin qui poussent à les consulter ».

Surtout, le manque de connaissance du médecin peut nuire au patient, et cela relève, comme l'a souligné le Prophète, de la responsabilité du professionnel : « Force est de constater que la médecine dont on évoque l'utilité est cette médecine intelligente et visionnaire dont parle le Prophète. En interrogeant deux praticiens, Mohammed a posé une question très pertinente : "Lequel de vous s'y connaît le plus ?". Galien a fait le même constat : "À cause de leur ignorance, certains médecins entrent chez un patient souffrant d'une seule fièvre pour le quitter atteint de deux fièvres". Un hadith du Prophète corrobore ces idées. Il dit : "Celui qui soigne sans connaissance est responsable des sévices qu'il peut faire subir aux patients" ».

Maqari parle sans réserve d'escroquerie à propos de certains médecins qui transgressent plusieurs principes religieux très importants en islam, ceux du bien commun (*maṣlahā*) et de la responsabilité individuelle notamment : « J'ai été témoin de plusieurs tentatives d'escroquerie de la part de soi-disants médecins qui prétendent tout soigner dans la confusion la plus totale. Ceci bafoue la doctrine du Prophète qui dit : "Nous sommes tous responsables de nos actes et chacun doit rendre compte de ses responsabilités vis-à-vis des groupes qu'il conduit". L'attitude de ces soi-disants médecins fait fi du Coran où il est stipulé que nul n'a le droit de se prononcer sur un thème sans connaissances approfondies ».

Maqari critique ceux qui se disent médecins alors qu'ils n'ont aucune expérience personnelle et familiale en la matière : « De nos jours, on constate malheureusement un manque d'enthousiasme pour la physiognomonie et pour l'expérience. Ce qui fait que n'importe qui, la femme, l'enfant, l'esclave, le forgeron revendiquent facilement le pouvoir de soigner ». De plus, appartenir à une famille de médecins n'est pas en soi un gage de compétence ; Maqari se livre à cet égard à une critique sévère et hardie de certains membres de sa propre famille ou de celle d'Awfâ, qui usent de leur généalogie pour se dire médecin sans avoir les connaissances appropriées : « De surcroît, la question peut s'avérer plus compliquée quand il s'agit des descendants des familles Maqari ou Awfâ. En effet, quelques-uns, se targuant de leur appartenance à l'une de ces familles, se considèrent eux-mêmes médecins sans qu'ils aient appris un minimum de connaissances de leurs parents. Ces confusions et ces erreurs ont lésé d'innombrables personnes ».

Maqari n'hésite pas à parler de « faux médecins » à propos de ceux qui ont tiré bénéfice de leur appartenance à une famille de médecins sans en avoir pour autant acquis les connaissances : « Je me permettrai même de dire que le soulagement que mes grands parents ont apporté aux gens n'a pas été sans conséquence. En effet, par la suite, des gens ont été induits en erreur. En pensant que n'importe quel membre de notre famille était un médecin, ils n'ont pas hésité à confier leurs âmes à de faux médecins et à dépenser des fortunes en vue d'être soignés ». Maqari cite à cet égard Awfâ, prompt à dénoncer la malhonnêteté et l'ignorance de certains médecins : « À propos de l'intégrité des médecins, Awfâ dit : «Celui qui ne peut pas gérer honnêtement des biens matériels ne sera pas capable de soigner un corps. L'ignorance pousse à la malhonnêteté et vice-versa. L'ignorance de la vraie médecine pousse à la revendiquer ».

Et, Maqari compare cette confusion entre la généalogie d'un individu et sa fonction avec d'autres situations similaires dans la société maure, telles celle du marabout qui est d'emblée considéré par les autres catégories sociales comme un érudit en droit musulman du fait même qu'il appartient à une tribu maraboutique (*zwâya*) : « C'est le cas de plusieurs autres sciences et disciplines. N'a-t-on pas vu par exemple que chez les guerriers (Banî Hassan) n'importe quel fils de marabout (*zawî*) est pris d'office comme un savant religieux. Ces tribus n'hésitent pas à lui demander de résoudre des problèmes aussi importants que le partage de l'héritage, même s'il ignore

complètement le fondement de la science religieuse. Leur ignorance dans ce domaine les pousse s'en remettre au premier venant ».

Patience, générosité, et sourire

Maqari se réfère une nouvelle fois à Awfâ quand il affirme que les qualités du médecin ne doivent pas seulement être d'ordre intellectuel mais aussi d'ordre moral : « Les sources du savoir ne se cantonnent pas en un seul lieu. Nul ne peut s'arroger le monopole du savoir. Awfâ l'a signalé : "Personne ne sait tout, chacun possède une part de la science". D'autres savants ont dit que des qualités différentes doivent accompagner la connaissance pour qu'elle ait un sens et un fondement : la fidélité, la discipline, la maîtrise de soi, la clairvoyance et la patience ». Cette dernière qualité du médecin qu'est la persévérance est ainsi explicitée par Awfâ : « Tu dois continuer à administrer au patient les médicaments jusqu'à guérison totale. Le temps que cela nécessitera ne peut être fixé au préalable ».

Selon Maqari, le médecin se doit d'être humble, digne, exemplaire, noble, généreux, et ce en particulier avec les plus pauvres : « Le médecin est avant tout un artisan qui aime le travail bien fait. Il est une notoriété, ce qui l'oblige à être exemplaire. Il est un personnage d'une générosité infinie, qui traite chaque personne sur un pied d'égalité. Le médecin doit avoir l'esprit très noble et une grande dignité. Il ne pourrait refuser ses services à une personne pauvre ».

Parce que les plus pauvres, comme le rappelle Maqari, citant sur ce point Awfâ, sont doublement vulnérables compte tenu de leur état de santé et de leur situation sociale, le médecin se doit de les soigner sans contrepartie financière, celui-ci étant supposé recevoir un autre type de compensation, non plus de nature économique mais spirituelle dans l'au-delà (Fortier 2005) : « Awfâ rappelle le cas particulier des démunis, considérés comme doublement vulnérables à cause de la maladie et de leurs bas revenus ». Le médecin ne doit en aucun cas faire de différence entre ces catégories dans l'exercice de sa fonction. Il doit même porter une attention particulière à ceux qui ne paient pas leurs soins. Dans ce cas, il trouvera la compensation dans l'autre monde ». La rémunération du médecin peut donc varier selon la situation économique du patient

et peut même, en certains cas, s'apparenter à un acte de charité : « Il faut dans les frais occasionnés par le traitement tenir compte de la situation matérielle et sociale du patient, car la fortune dans l'au-delà (*âjr*) n'en sera que plus grande ».

Mais Maqari dénonce encore ici le caractère lucratif de la médecine telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui où l'intérêt du médecin prend parfois le pas sur celui du patient, et il s'en réfère à ce sujet au traité médical versifié d'Awfâ : « Dans les cas qui demandent un effort financier, la solidarité sociale doit jouer son rôle. La santé doit passer avant toute considération. De nos jours, pour être franc, cela est loin d'être appliqué. On n'hésite pas à demander aux pauvres ce qu'on demande aux riches. On exige qu'ils payent les frais de leurs soins avant même de s'assurer du soulagement de leurs souffrances. Awfâ aborde ce sujet dans son poème ».

Maqari se fonde sur le serment d'Hippocrate à propos des devoirs du médecin à l'égard du malade : « Hippocrate a dit à ses étudiants : “Si tu caches un conseil, tu peux mettre des vies en danger, infliger un mal ou provoquer une angoisse. Fais tout ce qui est en ton pouvoir si tu sais que cela peut faire du bien. Tu dois être bien éduqué, de manière à comprendre tout le monde, ne jamais exagérer la gravité d'un mal auprès du malade, ne jamais divulguer le secret de la maladie sans l'autorisation du patient, surtout s'il s'agit de problèmes intimes. Tu ne dois pas sous-estimer un danger ni exagérer un mal. N'exige pas une contrepartie pour tes services, sois altruiste. Sois attentif aux demandes et prends soin des âmes que l'on te confie. La perte de ces âmes est aussi la tienne. Il y a des obligations réciproques entre toi et les patients. Dieu est l'arbitre entre vous” ». En plus de l'altruisme, Hippocrate signale la nécessité dans certains cas de mentir au malade, surtout afin qu'il garde confiance dans sa guérison.

Dans cette même perspective, le médecin ne doit pas se départir de son sourire, même quand le pronostic est critique afin d'apporter de l'espoir au malade. Maqari s'en réfère à ce propos à une parole prophétique : « Comme le dit le hadîth : “En visitant un malade, apportez-lui une lueur d'espoir”. Le sourire est très apprécié, notamment quand il vient du médecin, qui est un personnage clé pour les individus qui souffrent. S'il y a une place où le mensonge est permis, c'est bien quand il s'agit de parler de l'état de santé, lorsque cela peut apporter de la joie au malade. Plusieurs disciples du Prophète l'ont fait ».

Un traité utile

Le titre de l'œuvre principale d'Awfâ, *al-'Umda* qui signifie, « la base » suggère, le dessein de l'auteur : fournir à tout « homme raisonnable » (*al-labîb*) un appui pour sa santé. De même, l'oeuvre de Maqari possède une finalité pratique : « J'espère que mon ouvrage pourra être utile pour aider à se soigner ». Même si Maqari regrette le peu d'intérêt de ses contemporains pour cette science : « De nos jours, chez la plupart des gens, on ne voit pas un grand intérêt pour cette science. Mais je ne perds pas l'espoir qu'un jour quelqu'un voudra s'appuyer sur ce livre, pour le bien de la science, comme je l'ai fait moi-même avec d'autres livres qui m'ont aidé à travailler ».

Maqari valorise le savoir et le travail intellectuel. Il souligne l'inachèvement de celui qui ne s'instruit pas, et qui au lieu de devenir un honnête homme reste « bête », dans le sens premier de ce terme qui renvoie à l'animalité : « L'individu qui s'instruit et travaille est une personne complète. Celui qui s'instruit et ne travaille pas devient une personne incomplète. S'il ne s'instruit pas ni ne travaille, il n'est qu'un animal ». Plus préoccupante encore est la situation de celui qui prétend connaître la médecine alors qu'en réalité il l'ignore, se situant de ce fait en-deçà même du règne animal : « La personne qui ne s'instruit pas, ne travaille pas et ne s'en rend pas compte est doublement ignorante, à la fois de par son ignorance et par le fait d'ignorer qu'elle est ignorante. À ce stade, l'homme est inférieur aux animaux. Dieu le constate dans une sourate où il qualifie ce type de personne de bête, de créature basse et désorientée ».

Semblablement à Awfâ, le projet de Maqari en écrivant son traité consiste à diffuser le savoir médical au plus grand nombre de façon la plus intelligible qu'il soit : « Une autre raison qui m'a poussé à écrire ce livre est ma volonté d'accorder une place aux vérités scientifiques rapportées par les savants pour qu'elles soient accessibles au grand public. Cela est d'autant plus important quand on sait que peu de personnes s'intéressent aux livres ou que le lecteur se fatigue rapidement d'une lecture, parfois difficilement compréhensible. Il est donc du devoir de tous les instruits d'œuvrer pour faciliter l'utilisation des ouvrages. C'est dans cette optique que j'ai écrit ce livre ».

Aussi, à la fin de son ouvrage, Maqari justifie le choix de développer certains sujets plutôt que d'autres, par le souci d'être le plus synthétique et le plus compréhensible possible : « Pour éviter d'être trop long, j'ai dû me contenter de ce que

je viens d'écrire dans ce livre. Comme je sais que de nos jours les gens ne sont pas très intéressés par mon art, j'ai évité ce qui est difficile, comme la science de l'anatomie, la science des organismes centenaires, ainsi que celle des corps simples et composés, la science du pouls et ce qui lui ressemble. J'ai délaissé beaucoup de maladies, surtout les maladies rares chez nous, car je voulais être succinct. J'ai cité généralement les maladies qui existent dans notre pays, en donnant leur nom en arabe classique et en *ḥassâniyya*. J'ai qualifié ces maladies par les signes qui les caractérisent, et j'ai utilisé la même voie pour donner leurs remèdes, tout ceci dans le but d'un bienfait généralisé, grâce au contenu de ce livre et au fait qu'il est facile à utiliser ». Ce traité de médecine a donc une finalité pratique qui témoigne d'une intention philanthropique indéniable.

BÛKHÂRÎ, M.

1993 *Le sommaire du Sahih al-Boukhari*. 2 vols. Beyrouth, Dar al-Kutub al-Ilmiyah.

CORAN

1980 Traduction Denise Masson, Paris, Folio.

FORTIER, Corinne

2000 Doctorat en anthropologie sociale et ethnologie à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales : « Corps, genre et infortune : transmission de l'identité et des savoirs en islam malékite et dans la société maure de Mauritanie ».

2005 « “Infléchir le destin car la vraie souffrance est à venir” (société maure-islam sunnite) ». In Dominique Casajus (éd.), *Systèmes de pensée en Afrique noire*, 17, *L'excellence de la souffrance* : 195-217.

SUYÛTÎ, S.

1994 *La médecine du Prophète*. Beyrouth, Dar al-Bouraq.